

IL SAVAIT CE QU'IL Y A DANS L'HOMME...

Jn 2 , 23-25 et Lc 7, 1-10

Qu'y a-t-il dans l'homme qui rend Jésus méfiant à ce point ? Ce court paragraphe johannique est énigmatique. Jésus ne croit pas ceux qui disent croire en lui ! A la vue des miracles qu'il accomplit, son autorité est reconnue par plusieurs qui le confessent comme venant de la part de Dieu. Pourtant Jésus repousse leur adhésion. N'est-ce pas un comble ?

Pourquoi doute-t-il de leur sincérité ? L'explication donnée par l'évangéliste demande à être développée : il savait lui, ce qu'il y a dans l'homme... Mais encore ?

Le Jésus de l'Evangile de Jean est crédité d'une connaissance du cœur humain que seul le Messie, selon l'antique tradition juive, était susceptible d'avoir. C'est d'ailleurs à cette perspicacité hors du commun que la femme samaritaine l'identifie : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il point le Messie ? » En quoi consiste cette connaissance de l'homme qui le caractérise ? Il est important de préciser, car la connaissance de l'homme en général est un domaine quasi infini, en témoigne la multiplicité des « sciences humaines ». Il s'agit ici de la connaissance de l'homme placé sous le regard Dieu. Donc de la connaissance de la vie spirituelle et morale de l'homme.

Maintenant un mot va nous mettre sur la piste. C'est le mot signe, « voyant les signes qu'il faisait ». L'évangéliste Jean, pour désigner les miracles, n'utilise jamais le terme grec habituel « dunamis » qui peut se traduire par acte de puissance. Il préfère le terme de signe. Il ne met pas l'accent sur les performances surnaturelles du Christ mais sur la signification qui est derrière. Le lecteur est orienté vers une compréhension qui va plus loin que ce qui lui est donné à voir. Il doit se mettre en quête du sens caché. N'importe quel acte de Jésus est plein d'une signification qu'il nous appartient de déchiffrer.

Bien entendu, tout commence avec l'émerveillement. Il est certain que la présence physique de Jésus a dû émerveiller ses contemporains. Traduisons « signe » par « merveille » pour faire sens : Voyant les merveilles qu'il faisait, plusieurs crurent en lui... De fait, nous lisons à de nombreuses reprises dans le NT qu'en voyant ce qu'il accomplissait, beaucoup ont été émerveillés.

La capacité d'émerveillement est une disposition essentielle de l'esprit. Celui qui l'a perdue n'a plus de joie de vivre. Une vie sans merveilleux ne mérite pas d'être vécue. Platon disait que l'émerveillement est au départ de la réflexion philosophique et scientifique. On pourrait ajouter que la conscience du divin commence avec l'émerveillement. « C'est le Seigneur qui a fait cela, c'est une merveille à nos yeux » écrit le psalmiste.

Mais l'émerveillement n'est qu'une première étape. La seconde étape est la pensée, comme le dit bien Platon. Il faut mettre des paroles sur ce qui émerveille afin d'en comprendre la portée. Il faut entendre l'appel de Celui qui nous attire à Lui au moyen de l'émerveillement, il faut comprendre ce qu'il attend de nous. Sans quoi la foi reste superficielle. Elle n'est ni solide, ni durable.

Les signes que Jésus accomplissait étaient un moyen pour lui de lancer un appel. C'était une façon de prêcher pour ainsi dire. Les miracles de l'Évangile sont en réalité des prédications. Seuls ceux qui ont entendu cette prédication ont été appelés disciples.

Et c'est là tout le problème. Jésus se méfie de ceux qui déclarent croire en lui quand ils en restent au point de départ de l'émerveillement. Il se méfie de ceux qui se contentent de jouir d'un spectacle hors du commun. De ceux qui se satisfont d'un élan d'enthousiasme passager. De ceux qui aiment ce qui frappe l'imagination sur l'instant. De ceux qui manifestent une curiosité sans lendemain. Par définition, il ne restera rien de ces états d'âme éphémères.

De ce point de vue, les religions – qui sont des fabrications humaines- peuvent se montrer dramatiquement ambiguës. Elles jouent volontiers avec la mise en scène de Dieu et la théâtralisation du sacré pour impressionner les foules. Elles entretiennent le théâtre quitte à frôler l'idolâtrie. Peut-être parce qu'elles en tirent profit au sens matériel du mot. Ce n'est nullement un hasard si mon passage chez Jean est un prolongement de l'incident appelé la purification du Temple. Jésus met fort brutalement en cause le théâtre religieux organisé par les hommes autour du Temple de Jérusalem. Cet ensemble de rites est à ses yeux un obstacle dressé entre Dieu et les hommes.

Sans pensée, sans contenu, la foi ne laisse pas d'empreinte durable dans une vie humaine. Ne sous-estimons pas la paresse qu'il y a en nous ! Bien des admirateurs superficiels de Jésus se retourneront en haine pour le crucifier...

Prenons maintenant un cas de figure diamétralement opposé, celui du centurion de Capernaüm. Ce militaire romain, éminemment sympathique, a un serviteur auquel il tient beaucoup et qui est sur le point de mourir... Il n'a rien vu des signes accomplis par Jésus. Il en a juste entendu parler et il fait confiance à sa parole. Il croit dans l'efficacité du commandement et de la parole donnée. C'est son métier: «J'ai des soldats sous mes ordres et je dis à l'un Va ! et il va. Et à l'autre Viens ! et il vient. A mon serviteur Fais ceci ! et il le fait ».

Il est écrit que Jésus admira cet homme en raison de sa foi. « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi même en Israël ». Cette admiration de Jésus est tout à fait exceptionnelle. Elle aussi demande à être expliquée.

C'est que la foi du centurion n'est pas fondée sur un miracle puisqu'elle vient avant la guérison du serviteur. Ce n'est pas le miracle qui provoque sa foi mais plutôt sa foi qui entraîne la guérison. Le centurion, qui n'est certainement pas versé en théologie, a compris une chose essentielle. La foi est espérance en une parole. Dis un seul mot...

La foi est de l'ordre du logos.

Il peut donc y avoir en l'homme quelque chose d'admirable. Cette chose admirable est la foi dans une parole sans émerveillement préalable.

Il nous est enseigné que la relation vraie avec Dieu passe par une parole à laquelle on peut se fier. Le reste appartient au domaine changeant des états d'âme.

D'ailleurs l'histoire du centurion est introduite, dans la narration de Luc, par la parabole des deux maisons. Si nous basons notre foi sur des états d'âme par définition changeant, nous

prenons le risque de bâtir la maison de notre vie sur des fondations fragiles. Si au contraire nous nous appuyons sur la parole de Jésus, alors la maison de notre vie aura des fondations solides.

Prolongeons un peu.

En tant qu'Eglise nous n'avons d'avenir que si notre foi a une pensée. Serons-nous capables de développer une parole qui puisse transmettre à nos contemporains une vision du monde dans laquelle leur vie ait un sens ?

Vous le savez je plaide, à temps et à contre temps, pour un protestantisme de contenu. Je suis persuadé que c'est sur le contenu que va se jouer la suite.

Pour une raison fort simple. Le XXI^{ème} siècle qui commence sera dominé par le problème central de l'existence de l'homme sur cette terre. En clair notre adversaire numéro s'appelle aujourd'hui le nihilisme.

Beaucoup de données nouvelles sont apparues qui interrogent cette existence et la mettent en cause à terme. Depuis le début de l'ère industrielle, l'humanité rejette des déchets que la planète peine à éliminer et qui compromettent son confort et sa survie. Avec les perfectionnements de l'arme nucléaire, l'humanité est en capacité de s'éradiquer elle-même. Les progrès de la biologie sont tellement vertigineux que la possibilité se dessine de mettre enfin en œuvre le fantasme ancien du surhomme, qui se nomme aujourd'hui « l'homme augmenté ». La liste n'est pas exhaustive.

Au final le problème posé est bien celui de notre existence collective: l'Etre ou le Néant ?

La question traditionnelle : Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? a été remplacée par celle-ci : Pourquoi faudrait-il quelque chose plutôt que rien ?

Devenue trop puissante, l'humanité est confrontée à la fascination du néant. Pourquoi serait-il préférable d'être que de ne pas être, après tout ? Assurément nous devons combattre ce nihilisme qui menace nos sociétés.

En tant que chrétiens nous sommes particulièrement bien placés pour le faire, voire les mieux placés. Nous fondons notre foi sur une parole, la parole venant de Dieu. Cette parole a l'Etre pour contenu. Elle vient de Dieu qui, écrit l'apôtre, appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Elle nous appelle à être, elle nous fait être. Elle nous détourne du néant.

Mais alors nous ne pouvons pas nous satisfaire d'un « bon garçonnisme religieux », incapable de répondre aux questions de notre temps. Nous devons au contraire prendre la parole au sérieux. Dis un seul mot et nous serons guéris.

Amen

Vincent Schmid 28 juin 2014